

Je suis né à New York (juste à l'extérieur de la ville) et j'ai vécu une grande partie de ma vie soit dans les autres grandes zones urbaines comme Baltimore, Berkeley, ou Minneapolis-Saint Paul, soit dans des banlieues planifiées de la classe moyenne à Cape Coral, en Floride. Je n'avais pas de grands-parents ou d'autres proches qui vivaient dans des fermes, et j'ai donc passé très peu de temps à la campagne. Ainsi, pendant toute mon enfance et jusqu'à l'âge adulte, les seuls moutons ou bergers que j'aie vus étaient les sujets de peintures dans les murs des salles de classe de l'école du dimanche ou bien les « bergers » que nous, les enfants, nous imaginions être, déguisés en habitants de la campagne de Bethléem pour notre spectacle annuel de Noël. Nous sommes si loin des bergeries grouillantes et bêlantes que ces créatures et ceux qui s'en occupent ne semblent guère plus que des artefacts pittoresques – je ne pensais pas que les bergers existaient encore, pas plus que les forgerons, les ramoneurs ou les allumeurs de réverbères.

En fait, la plupart des prédications que j'ai entendues sur des textes comme ceux que nous avons devant nous aujourd'hui au cours de la première moitié de ma vie comprenaient nécessairement une sorte d'explication de ce qu'était exactement un berger, et de ce qu'il faisait. Afin d'aider à faire valoir les points que Jésus essaie de mettre en avant en prononçant ses discours, les prédicateurs occidentaux modernes – y compris moi ! – doivent normalement rappeler aux paroissiens occidentaux modernes le rôle d'un berger à l'époque de Jésus.

Mais tout cela a changé pour moi lorsque j'ai fait mon stage pastoral à Morogoro, en Tanzanie. C'est-à-dire que la réalité qui était vécue tout autour de moi a changé la façon

dont je voyais le rôle du berger, et en même temps, je ne ressentais plus dans cette situation le besoin d'expliquer le rôle du berger dans le contexte de Jésus aux personnes à qui je parlais. Voyez-vous, mon stage s'est déroulé dans une école secondaire de l'église où j'ai enseigné des cours bibliques et servi d'aumônier à la communauté des élèves, des enseignants et d'autres membres du personnel et à leurs familles. Une fois par mois, j'aidais à diriger un culte dans un village quelque part dans la région autour de l'école, parfois assez près, parfois assez loin. J'amenais avec moi l'une des chorales de l'école, et nous menions un culte pour eux, y compris des éléments du culte qu'ils ne pouvaient pas faire sur une base plus régulière comme la communion, les baptêmes, les bénédictions des mariages civils et ainsi de suite. L'un des villages les plus reculés que nous avons visités était peuplé presque entièrement de bergers, principalement des bergers de moutons et de chèvres, mais aussi parfois quelques vaches.

Certaines choses étaient radicalement différentes pour cette paroisse de bergers ruraux, y compris la question de savoir à quelle heure le culte commençait et quand il se terminait. Contrairement à ici, où nous commençons à 10h30 précises et finissons généralement entre 60 et 90 minutes plus tard, là-bas, le culte commençait une fois que tout le monde était arrivé, puis se terminait après la réalisation de tout ce qui avait été prévu. Ce qui, les jours de nos visites, était généralement plus que d'habitude. Il y avait plus de chants, plus de témoignages, la sainte cène, des baptêmes et des bénédictions de toutes sortes, ce qui signifiait que le culte était assez long – 2 à 3 heures ou plus, après quoi il y avait souvent un temps de convivialité ou même un repas communautaire complet.

Dans ce village composé de bergers, lorsque les différentes familles se rendaient à l'église du village, ils amenaient généralement leurs troupeaux de moutons et de

chèvres avec eux. Chacune des familles venait des différents coins de la région, conduisant ses troupeaux avec elle, arrivant une par une dans le champ entourant la structure simple de l'église. Et là, les différents troupeaux se combinaient, devenant brièvement un seul troupeau, un groupe indiscernable, tous mélangés.

Une poignée de garçons plus âgés ou de jeunes hommes se relayaient pour observer ce troupeau commun pendant que les autres bergers entraient dans le bâtiment pour le culte. Lorsque tout était terminé quelques heures plus tard, et que le repas partagé se terminait également, les bergers commençaient chacun à revenir sur leurs pas et à commencer leur marche vers leurs pâturages d'origine. Pour ce faire, chaque berger appelait à tour de rôle ses brebis ou ses chèvres. Et ce qui était remarquable pour moi, en tant que citadin, quelqu'un de totalement étranger au monde des bergers et des brebis, c'est que lorsque chaque berger appelait ses brebis, elles le suivaient tout simplement. Elles se dégageaient de ce troupeau mélangé et commençaient à suivre leurs bergers individuels jusqu'à la maison. Alors que je regardais avec stupéfaction, je me suis immédiatement souvenu des paroles de Jésus : « Je suis le bon berger. Je connais les miens et les miens me connaissent. »

Oui, Jésus s'appelle lui-même le Bon Berger, ajoutant qu'il est « le Bon Berger qui donne sa vie pour ses brebis ». Il s'agit en fait d'une affirmation audacieuse, qui répond à la fois à ceux qui ont contesté son autorité dans le chapitre précédent et qui concentre également notre attention sur celui dont la parole réveillera les morts et déliera, dans la section suivante de l'Évangile, un Lazare enseveli. L'évocation de la figure du berger chez ces croyants du 1er siècle était plus qu'une simple imagerie pastorale agréable. Après tout, Moïse était un berger, tout comme le roi David. Ézéchiél a identifié l'action de Dieu envers les personnes brisées et dispersées comme l'œuvre d'un berger : « Je

chercherai ceux qui sont perdus, et je ramènerai ceux qui sont égarés. » L'image du berger est ancienne et importante tout au long du témoignage biblique.

Ainsi, en se présentant sous un jour similaire, celui que nous pourrions considérer comme un « simple berger », Jésus ne proclame rien de moins que le règne de Dieu au milieu de nous avec chaque parole et chaque mouvement. Une telle audace a la possibilité d'être un peu troublante pour nous, parce que ces affirmations sur l'identité de Jésus et sa relation avec le troupeau sont aussi des affirmations sur nous – sur qui nous sommes, ce que nous sommes et à qui nous appartenons. Ce sont aussi des revendications *sur* nous, et nous sommes des gens qui sont nés et ont grandi pour résister à être considérés la propriété des autres.

C'est peut-être la raison pour laquelle nous avons tendance à voir dans cette image du Bon Berger quelque chose de principalement doux et calme, ou lorsque nous choisissons de lire des passages bibliques sur les bergers, d'avoir une réflexion sur le leadership pastoral moderne. Quoi qu'il en soit, nous essayons de gérer notre anxiété en cherchant une sorte d'abri contre la force du sens de Jésus, en domestiquant l'impact de l'incarnation et en niant son attraction irrésistible sur nos cœurs et nos vies.

Que ce berger soit bon ne devrait pas nous amener à supposer qu'il est doux, docile ou inattaquable de la manière dont tant de notre art chrétien occidental l'imagine, tant de nos prédications chrétiennes le recommandent et tant de notre vie chrétienne le suggère. Au contraire, le Bon Berger doit être fort, ingénieux et rusé, endurer de longues journées et de longues nuits dans le désert alors qu'il accompagne le troupeau errant et reste à l'écoute du bien-être de son investissement avec ténacité et détermination à dessein.

En se décrivant lui-même comme LE Bon Berger, ni un mercenaire, ni un voleur, Jésus ne s'engage pas nécessairement dans la politique ou la polémique (ni de son temps ni du nôtre !), mais proclame la vérité au cœur de l'Évangile : que l'être même du Christ met en œuvre la relation de Dieu avec la création bien-aimée et que-cela n'est pas initié par nous, mais par Dieu.

Faire partie de ce mouvement de ceux qui suivent Jésus, ce n'est pas s'engager premièrement dans une association volontaire. Notre relation avec Jésus n'est pas une amitié de beau temps, ni un contrat transactionnel. Les brebis ne gagnent pas d'une manière ou d'une autre le Berger, et elles ne l'élisent pas non plus. Et en plus, rien de ce que nous sommes, rien de ce que nous faisons ne peut abolir ou annuler cette relation. Nous ne pouvons pas nous égarer, tomber ou échouer de manière à être perdus pour Dieu, jamais ! Comme nous le rappelle le Catéchisme de Heidelberg, « nous appartenons à Dieu, corps et âme, dans la vie et dans la mort »

De peur que nous ne pensions que notre appartenance facilite le travail de la vie ou de la foi, que le Berger est en charge et que le troupeau peut profiter d'une journée prolongée sur le terrain, considérez les paroles de Jésus : « Je suis le bon berger. Je connais les miens et les miens me connaissent ». Être à Christ, traverser les moments de nos journées, façonner notre discours ou prendre soin de nos familles ou faire des choix concernant notre vie économique en tant que ceux qui connaissent et sont connus de Dieu n'est ni confortable ni sans controverse, si l'on en croit la biographie de Jésus elle-même.

Comme j'ai pu le constater en Tanzanie dans cette paroisse composée d'un certain nombre de bergers différents, chacun avec ses troupeaux individuels qui se sont rassemblés comme l'ont fait leurs homologues humains, nous qui nous comprenons

dans cette relation avec le Bon Berger, nous sommes appelés à vivre en communauté. Nous qui suivons ce Bon Berger, nous sommes appelés à mettre de côté notre intérêt personnel, à mettre en commun nos ressources et à nous consacrer à la vie et à l'épanouissement de la communauté dont découle notre identité. Le théologien Karl Barth a dit qu'il n'y a pas de chrétien individuel. Et il est intéressant de noter que dans la langue anglaise, il n'y a pas de forme singulière distincte du mot « *sheep* » —il est toujours collectif ! En tant que ceux qui suivent le bon berger, le sentiment d'appartenance, de faire partie du troupeau, d'être « lié à » tout le troupeau, est ancré dans notre identité. Ce troupeau commun qui comprend les croyants avec lesquels nous rompons le pain et prions régulièrement, mais aussi avec ces brebis que Jésus connaît et que Dieu voit, mais que nous pouvons à peine nous résoudre à reconnaître et à accueillir, et encore moins à vivre à côté ou à mourir pour les protéger. Ce paradoxe met en lumière l'abondance de la vie que Jésus offre un peu plus tôt dans ce dixième chapitre de Jean : que lorsque nous reconnaissons notre appartenance à Dieu, les minutes de notre vie ne sont rien de moins qu'une coupe débordante de bonté et de miséricorde, et que lorsque nous vivons notre appartenance, ces vies qui ne sont pas les nôtres peuvent mettre la table richement pour les autres.

Nous suivons le Bon Berger, dont les brebis ne font pas toutes partie de cet enclos, du moins pas encore. Nous suivons le Bon Berger qui donne sa vie pour ses brebis, pour toutes ses brebis partout dans le monde. Que Dieu nous donne la sagesse de reconnaître sa voix qui nous appelle à aller au-delà du confort de notre propre bergerie, vers les pâturages tout autour de nous, où résident des membres plus aimés de son troupeau. Et ce faisant, que l'Esprit nous encourage à demeurer dans la présence divine du bon berger tous les jours de notre vie. Amen.